

La lune nulle part n'a sa surface unie :  
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,  
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent  
Un homme, un bœuf, un éléphant.  
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.  
La lunette placée, un animal nouveau  
Parut dans cet astre si beau ;  
Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement  
Qui présageait sans doute un grand événement.  
Savait-on si la guerre entre tant de puissances  
N'en était point l'effet ? Le monarque accourut :  
Il favorise en roi ces hautes connaissances.  
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.  
C'était une souris cachée entre les verres :  
Dans la lunette était la source de ces guerres  
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François.  
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !  
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :  
C'est à nos ennemis de craindre les combats,  
A nous de les chercher, certains que la Victoire,  
Amante de Louis, suivra partout ses pas.  
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.  
Même les Filles de Mémoire.

Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :  
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.  
Charles <sup>2</sup> en sait jouir : il saurait dans la guerre  
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre  
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.  
Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,  
Que d'encens ! est-il rien de plus digne de lui <sup>3</sup> ?  
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle  
Que les fameux exploits du premier des Césars ?  
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle  
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?

<sup>1</sup> L'Angleterre était en paix avec toutes les puissances, tandis que la France faisait alors à la fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne, et à l'Empire.

<sup>2</sup> Charles II, roi d'Angleterre.  
<sup>3</sup> On voit par ces vers que cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. Alors les puissances se trouvaient épuisées par la guerre, et désiraient la paix. L'Angleterre, qui seule était restée neutre, devint, par cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivaient à Nimègue. Toutes les parties belligérantes invoquaient sa médiation : mais Charles II se trouvait fort embarrassé, parce que ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisaient désirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que d'un autre côté il craignait l'opinion du peuple anglais, si trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisait pas les nations alliées et coalisées contre la France.

## LIVRE HUITIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*La Mort et le Mourant.*

La Mort ne surprend point le sage <sup>1</sup> :  
Il est toujours prêt à partir,  
S'étant su lui-même avertir  
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.  
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :  
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,  
Il n'en est point qu'il ne comprenne  
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;  
Et le premier instant où les enfants des rois  
Ouvrent les yeux à la lumière  
Est celui qui vient quelquefois  
Fermer pour toujours leur paupière.  
Défendez-vous par la grandeur ;  
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;  
La Mort ravit tout sans pudeur :  
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.  
Il n'est rien de moins ignoré ;  
Et, puisqu'il faut que je le die,  
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,  
Se plaignait à la Mort que précipitamment  
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,  
Sans qu'il eût fait son testament,  
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure  
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;  
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;  
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;  
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.  
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !  
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;  
Tu te plains sans raison de mon impatience :  
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris  
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.  
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis  
Qui te disposât à la chose :  
J'aurais trouvé ton testament tout fait,  
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.  
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause  
Du marcher et du mouvement,  
Quand les esprits, le sentiment,  
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;  
Toute chose pour toi semble être évanouie ;  
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :  
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

<sup>1</sup> Non deterret sapientem mors. Cic. *Tusc.*

Je t'ai fait voir tes camarades,  
Ou morts, ou mourants, ou malades ;  
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?  
Allons, vieillard, et sans réplique.  
Il n'importe à la république  
Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge  
On sortit de la vie ainsi que d'un banquet,  
Remerciant son hôte ; et qu'on fit son paquet :  
Car de combien peut-on retarder le voyage ?  
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes <sup>1</sup> mourir ;  
Vois-les marcher, vois-les courir  
A des morts ; il est vrai, glorieuses et belles,  
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.  
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :  
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

## FABLE II.

*Le Savetier et le Financier.*

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :  
C'était merveilles <sup>2</sup> de le voir,  
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,  
Plus content qu'aucun des sept sages.  
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,  
Chantait peu, dormait moins encor :  
C'était un homme de finance.  
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,  
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;  
Et le financier se plaignait  
Que les soins de la Providence  
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
Comme le manger et le boire <sup>3</sup>.  
En son hôtel il fait venir  
Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,  
Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,  
Dit avec un ton de rieur  
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière  
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère  
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin  
J'attrape le bout de l'année ;  
Chaque jour amène son pain. —  
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —  
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours  
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),

<sup>1</sup> Jeunes, adjectif, est ici pris substantivement. Hardiesse heureuse.

<sup>2</sup> Dans les éditions modernes de Didot et de Barbou on lit *merveille* au singulier. La Fontaine a mis *merveilles* au pluriel, et le verbe qui précède au singulier. Bossuet et les auteurs de cette époque offrent de nombreux exemples semblables.

<sup>3</sup> Infinitifs changés en substantifs par licence poétique très-heureuse.

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;  
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé  
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.  
Le financier, riant de sa naïveté,  
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.  
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,  
Pour vous en servir au besoin.  
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre  
Avait, depuis plus de cent ans,  
Produit pour l'usage des gens.  
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre  
L'argent, et sa joie à la fois  
Plus de chant : il perdit la voix  
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.  
Le sommeil quitta son logis :  
Il eut pour hôtes les soucis,  
Les soupçons, les alarmes vaines.  
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,  
Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme  
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :  
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,  
Et reprenez vos cent écus.

## FABLE III.

*Le Lion, le Loup, et le Renard.*

Un lion, décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,  
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.  
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.  
Celui-ci parmi chaque espèce  
Manda des médecins : il en est de tous arts <sup>1</sup>.  
Médecins au lion viennent de toutes parts ;  
De tous côtés lui vient des donneurs de recette.  
Dans les visites qui sont faites,  
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.  
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,  
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure  
Vent qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,  
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;  
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :  
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère  
Ne m'ait à mépris imputé  
D'avoir différé cet hommage ;  
Mais j'étais en pèlerinage,  
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.  
Même j'ai vu dans mon voyage  
Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur

<sup>1</sup> C'est-à-dire de toutes les professions et de toutes les classes. Du temps de la Fontaine, les bateleurs, vendeurs de baumes et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres, étaient encore plus nombreux qu'aujourd'hui ; et, vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenaient plus de crédit.

Dont votre majesté craint à bon droit la suite.  
 Vous ne manquez que de chaleur ;  
 Le long âge en vous l'a détruite :  
 D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau  
 Toute chaude et toute fumante :  
 Le secret sans doute en est beau  
 Pour la nature défaillante.  
 Messire loup vous servira,  
 S'il vous plaît, de robe de chambre.  
 Le roi goûte cet avis-là.  
 On écorche, on taille, on démembre.  
 Messire loup. Le monarque en soupa,  
 Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;  
 Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :  
 Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.  
 Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :  
 Vous êtes dans une carrière  
 Où l'on ne se pardonne rien.

## FABLE IV.

*Le Pouvoir des Fables.*

A. M. DE BARILLON.

La qualité d'ambassadeur  
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?  
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?  
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,  
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?  
 Vous avez bien d'autres affaires,  
 A démêler que les débats  
 Du lapin et de la belette.  
 Lisez-les ; ne les lisez pas :  
 Mais empêchez qu'on ne nous mette  
 Toute l'Europe sur les bras.  
 Que de mille endroits de la terre  
 Il nous vienne des ennemis,  
 J'y consens ; mais que l'Angleterre  
 Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,  
 J'ai peine à digérer la chose.  
 N'est-il point encor temps que Louis se repose ?  
 Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las  
 De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose  
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?

<sup>1</sup> Mot heureusement créé par notre poète, et admis seulement depuis la publication de cette fable dans le dictionnaire de l'Académie française.

<sup>2</sup> Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poète, de madame de Sévigné, de madame de Grignan, et de madame de Coulanges.

<sup>3</sup> Le parlement d'Angleterre s'opposait à ce que Charles favorisât la France.

<sup>4</sup> On négociait alors à Nimègue pour la paix.

Si votre esprit plein de souplesse,  
 Par éloquence et par adresse,  
 Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,  
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup  
 Pour un habitant du Parnasse.  
 Cependant faites-moi la grâce  
 De prendre en don ce peu d'encens.  
 Prenez en gré mes vœux ardents,  
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.  
 Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus :  
 Sur les éloges que l'envie  
 Doit avouer qui vous sont dus  
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger,  
 Un orateur, voyant sa patrie en danger,  
 Courut à la tribune ; et, d'un art tyrannique,  
 Voulant forcer les cœurs dans une république,  
 Il parla fortement sur le commun salut.  
 On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut  
 A ces figures violentes  
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes :  
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put ;  
 Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles,  
 Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;  
 Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter  
 A des combats d'enfants, et point à ses paroles.  
 Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.  
 Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour  
 Avec l'anguille et l'hirondelle :  
 Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant,  
 Comme l'hirondelle en volant,  
 Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant  
 Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?

Ce qu'elle fit ! un prompt courroux  
 L'anima d'abord contre vous.  
 Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse ;  
 Et du péril qui le menace  
 Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !  
 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?  
 A ce reproche l'assemblée,  
 Par l'apologue réveillée,  
 Se donne entière à l'orateur.  
 Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point ; et moi-  
 Au moment que je fais cette moralité, [même,

Si Peau-d'âne m'était conté.

<sup>1</sup> Le parlement d'Angleterre voulait qu'en cas que Louis XIV ne consentit pas à faire la paix avec les alliés, Charles II se joignit à eux pour faire la guerre à la France.

<sup>2</sup> Cet orateur se nommait Démade.

<sup>3</sup> C'est bien au conte de *Peau-d'âne*, écrit pour l'amusement des enfants, que la Fontaine fait ici allusion, et non pas à la

J'y prendrais un plaisir extrême.  
 Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant  
 Il le faut amuser encor comme un enfant.

## FABLE V.

*L'Homme et la Puce.*

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,  
 Souvent pour des sujets même indignes des hommes :  
 Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes  
 Soit obligé d'avoir incessamment les yeux  
 Et que le plus petit de la race mortelle,  
 A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,  
 Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,  
 Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.  
 Un sot par une puce eut l'épaule mordue.  
 Dans les plis de ses draps elle alla se loger.  
 Hercule, ce dit-il, tu devais bien purger  
 La terre de cette hydre au printemps revenue !  
 Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue  
 Tu n'en perdes la race afin de me venger !

Pour tuer une puce, il voulait obliger  
 Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

## FABLE VI.

*Les Femmes et le Secret.*

Rien ne pèse tant qu'un secret :  
 Le porter loin est difficile aux dames ;  
 Et je sais même sur ce fait  
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.  
 Pour éprouver la sienne un mari s'écria,  
 La nuit, étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?  
 Je n'en puis plus ! on me déchire ! [voilà  
 Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? — Oui, le  
 Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;  
 On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.  
 La femme, neuve sur ce cas,  
 Ainsi que sur mainte autre affaire  
 Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;  
 Mais ce serment s'évanouit  
 Avec les ombres de la nuit.  
 L'épouse, indiscrete et peu fine,

cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure des Periers, comme l'a prétendu un commentateur de notre poète. Perrault a mis en vers le conte de *Peau-d'âne*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine plus ancienne. Voyez les *Lettres sur l'origine de la féerie et sur les contes de fées attribués à Perrault*, 1826, in-12.

Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;  
 Et de courir chez sa voisine :  
 Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;  
 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :  
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.  
 Au nom de Dieu ; gardez-vous bien  
 D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez  
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. [guère  
 La femme du pondeur s'en retourne chez elle.  
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle :  
 Elle va la répandre en plus de dix endroits :  
 Au lieu d'un œuf elle en dit trois.  
 Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère  
 En dit quatre, et racontée à l'oreille le fait :  
 Précaution peu nécessaire,  
 Car ce n'était plus un secret.  
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée  
 De bouche en bouche allait croissant,  
 Avant la fin de la journée  
 Ils se montaient à plus d'un cent.

## FABLE VII.

*Le Chien qui porte à son cou le diné de son Maître.*

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,  
 Ni les mains à celle de l'or :  
 Peu de gens gardent un trésor  
 Avec des soins assez fideles.  
 Certain chien, qui portait la pitance au logis,  
 S'était fait un collier du diné de son maître.  
 Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être  
 Quand il voyait un mets exquis ;  
 Mais enfin il l'était : et, tous tant que nous sommes,  
 Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.  
 Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,  
 Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !  
 Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,  
 Un matin passe, et veut lui prendre le diné.  
 Il n'en eut pas toute la joie  
 Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie  
 Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.  
 Grand combat. D'autres chiens arrivent :  
 Ils étaient de ceux-là qui vivent  
 Sur le public, et craignent peu les coups.  
 Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,  
 Et que la chair courait un danger manifeste,  
 Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :  
 Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :  
 Faites votre profit du reste.  
 Mot de la création de notre poète, si bien adapté à cette  
 historiette qu'on ne pourrait peut-être l'employer ailleurs.

A ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;  
Et chacun de tirer, le matin, la canaille,  
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille  
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville  
Où l'on met les deniers à la merci des gens.  
Échevins, prévôt des marchands,  
Tout fait sa main : le plus habile  
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps  
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.  
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,  
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,  
On lui fait voir qu'il est un sot.  
Il n'a pas de peine à se rendre.  
C'est bientôt le premier à prendre.

## FABLE VIII.

*Le Rieur et les Poissons.*

On cherche les rieurs ; et moi je les évite.  
Cet art vent, sur tout autre, un suprême mérite :  
Dieu ne créa que pour les sots  
Les méchants diseurs de bons mots.  
J'en vais peut-être en une fable  
Introduire un ; peut-être aussi  
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table  
D'un financier, et n'avait en son coin  
Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.  
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;  
Et puis il feint, à la pareille,  
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :  
Cela suspendit les esprits.  
Le rieur alors, d'un ton sage,  
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,  
Pour les grandes Indes parti,  
N'eût depuis un an fait naufrage.  
Il s'en informait donc à ce menu fretin :  
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge  
A savoir au vrai son destin ;  
Les gros en sauraient davantage.  
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?  
De dire si la compagnie  
Prit goût à sa plaisanterie,  
J'en doute ; mais enfin il les sut engager  
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire  
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus  
Qui n'en étaient pas revenus,  
Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus  
Les anciens du vaste empire.

## FABLE IX.

*Le Rat et l'Huitre.*

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,  
Des lares paternels un jour se trouva soûlé.  
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,  
Va courir le pays, abandonne son trou.  
Sitôt qu'il fut hors de la case :  
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !  
Voilà les Apennins, et voici le Caucase !  
La moindre taupinée était mont à ses yeux.  
Au bout de quelques jours le voyageur arrive  
En un certain canton où Téthys sur la rive  
Avait laissé mainte huitre ; et notre rat d'abord  
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.  
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !  
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.  
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :  
J'ai passé les déserts ; mais nous n'y hûmes point.  
D'un certain magister le rat tenait ces choses,  
Et les disait à travers champs ;  
N'étant point de ces rats qui, les livres rongeurs,  
Se font savants jusques aux dents.  
Parmi tant d'huitres toutes closes  
Une s'était ouverte ; et, bâillant au soleil,  
Par un doux zéphyr réjouie,  
Humait l'air, respirait, était épanouie,  
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.  
D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui bâille :  
Qu'aperçois-je ! dit-il ; c'est quelque victuaille !  
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,  
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.  
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,  
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,  
Se sent pris comme aux lacs ; car l'huitre tout d'un  
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance. [coup

Cette fable contient plus d'un enseignement :  
Nous y voyons premièrement  
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience  
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;  
Et puis nous y pouvons apprendre  
Que tel est pris qui croyait prendre.

\* Allusion à un passage de Rabelais, livre I, ch. xxxiii, t. I, p. 425. Quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit : « Ha ! pauvres gens, que boirons-nous par ces déserts ? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire (dit Picrochole), mais nous ne busmes point frais. »

## FABLE X.

*L'Ours et l'Amateur des jardins.*

Certain ours montagnard, ours à demi léché,  
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,  
Nouveau Bellérophon<sup>1</sup>, vivait seul et caché.  
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire  
N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.  
Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;  
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.  
Nul animal n'avait affaire  
Dans les lieux que l'ours habitait ;  
Si bien que, tout ours qu'il était,  
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.  
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,  
Non loin de là certain vieillard  
S'ennuyait aussi de sa part.  
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,  
Il l'était de Pomone encore.  
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi  
Quelque doux et discret ami.  
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :  
De façon que, lassé de vivre  
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,  
Va chercher compagnie, et se met en campagne.  
L'ours, porté d'un même dessein<sup>2</sup>,  
Venait de quitter sa montagne.  
Tous deux, par un cas surprenant,  
Se rencontrent en un tournant.  
L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que  
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire [faire ?  
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.  
L'ours, très-mauvais complimenteur,  
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,  
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire  
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,  
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas  
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire<sup>3</sup> ;  
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte ; et d'aller.  
Les voilà bons amis avant qu'ils d'arriver :  
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;  
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,  
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,  
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,  
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.  
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;  
Faisait son principal métier

<sup>1</sup> Le vainqueur de la Chimère, qui, ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

<sup>2</sup> VAR. *Destin*, dans quelques éditions modernes ; mais c'est une mauvaise leçon, qu'aucune édition originale n'autorise.

<sup>3</sup> L'ours commun est frugivore.

D'être bon émoucheur ; écartait du visage  
De son ami dormant ce parasite ailé  
Que nous avons mouche appelé.  
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,  
Sur le bout de son nez une allant se placer  
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.  
Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme.  
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur  
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,  
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;  
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,  
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;  
Mieux vaudrait un sage ennemi.

## FABLE XI.

*Les deux Amis.*

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa ;  
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.  
Les amis de ce pays-là  
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,  
Et mettait à profit l'absence du soleil,  
Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;  
Il court chez son intime, éveille les valets :  
Morphée avait touché le seuil de ce palais.  
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,  
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu  
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme  
A mieux user du temps destiné pour le somme :  
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?  
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,  
J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point  
De coucher toujours seul ? une esclave assez belle  
Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ?  
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :  
Je vous rends grâce de ce zèle.  
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;  
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.  
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?  
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.  
Qu'un ami véritable est une douce chose !  
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;  
Il vous épargne la pudeur  
De les lui découvrir vous-même :  
Un songe, un rien, tout lui fait peur  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

## FABLE XII.

*Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.*

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,  
 Montés sur même char, s'en allaient à la foire.  
 Leur divertissement ne les y portait pas;  
 On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire:  
 Le charbon n'avait pas dessein  
 De les mener voir Tabarin.<sup>1</sup>  
 Dom pourceau criait en chemin  
 Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses:  
 C'était une clameur à rendre les gens sourds.  
 Les autres animaux, créatures plus douces,  
 Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours;  
 Ils ne voyaient nul mal à craindre.  
 Le charbon dit au porc: Qu'as-tu tant à te plaindre?  
 Tu nous étourdis tous: que ne te tiens-tu coi?  
 Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,  
 Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire:  
 Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?  
 Il est sage. Il est un sot.  
 Repartit le cochon: s'il savait son affaire,  
 Il crierait, comme moi, du haut de son gosier;  
 Et cette autre personne honnête  
 Crierait tout du haut de sa tête.  
 Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,  
 La chèvre de son lait, le mouton de sa laine:  
 Je ne sais pas s'ils ont raison;  
 Mais quant à moi, qui ne suis bon  
 Qu'à manger, ma mort est certaine.  
 Adieu mon toit et ma maison.  
 Dom pourceau raisonnait en subtil personnage:  
 Mais que lui servait-il? Quand le mal est certain,  
 La plainte ni la peur ne changent le destin;  
 Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

<sup>1</sup> Charton ou chareton, vieux mot pour charretier, voiturier.

<sup>2</sup> Tabarin était le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avait établi son théâtre à Paris, sur la place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du dix-septième siècle. Les farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux, et servirent à duper et à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité qu'on imprima ses lazzi, et que ce recueil eut six éditions; il est intitulé *Recueil général et fantaisies de Tabarin, divisé en deux parties*, etc. Paris, 1623. Cette fable de la Fontaine et quelques vers de Boileau ont procuré à Tabarin une sorte d'immortalité qu'il n'aurait pas obtenue par son insipide recueil et par son ignoble talent.

## FABLE XIII.

*Tircis et Amarante.*POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.<sup>1</sup>

J'avais Ésope quitté  
 Pour être tout à Boccace<sup>2</sup>;  
 Mais une divinité  
 Veut revoir sur le Parnasse  
 Des fables de ma façon.  
 Or, d'aller lui dire: Non,  
 Sans quelque valable excuse,  
 Ce n'est pas comme on en use  
 Avec les divinités,  
 Surtout quand ce sont de celles  
 Que la qualité de Belles  
 Fait reines des volontés.  
 Car, afin que l'on le sache,  
 C'est Sillery qui s'attache  
 A vouloir que, de nouveau,  
 Sire loup, sire corbeau,  
 Chez moi se parlent en rime.  
 Qui dit Sillery dit tout:  
 Peu de gens en leur estime  
 Lui refusent le haut bout;  
 Comment le pourrait-on faire?  
 Pour venir à notre affaire,  
 Mes contes, à son avis,  
 Sont obscurs: les beaux esprits  
 N'entendent pas toute chose.<sup>3</sup>  
 Faisons donc quelques récits  
 Qu'elle déchiffre sans glose.  
 Amenons des bergers; et puis nous rimerons  
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante:

<sup>1</sup> Gabrielle-Françoise Brulart de Sillery, nièce, par sa mère, du duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle fut mariée le 25 mai 1675 à Louis de Tibergeau, marquis de la Mothe au Maine, et mourut à Paris, le 27 juin 1732, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. (Voyez notre *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 289.) Ces faits prouvent que notre auteur a composé cette fable avant le mois de mai 1675.

<sup>2</sup> Un grand nombre de fables de notre poète sont tirées d'Ésope, et il a puisé dans Boccace les sujets de plusieurs de ses contes. Il en avait publié un recueil en 1675, dont la vente avait été interdite par sentence de police; ce qui ne l'empêchait pas d'avouer qu'il s'occupait encore à composer de nouveaux contes. Peut-être aussi cet aveu prouve-t-il que la composition de cette fable est antérieure à l'année 1675. Quoi qu'il en soit, il inséra de nouveaux contes parmi d'autres poésies de lui, publiées postérieurement à cette fable, en 1682 et en 1685.

<sup>3</sup> Une demoiselle qui ne craignait pas d'avouer qu'elle avait lu les contes de notre poète devait désirer faire croire qu'elle ne les comprenait pas bien. Il est étonnant qu'un esprit aussi délié que Chamfort n'ait pas entendu le sens de cette phrase, ni aperçu l'ironie fine et délicate qu'elle renferme.

Ah! si vous connaissiez comme moi certain mal  
 Qui nous plait et qui nous enchante,  
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!  
 Souffrez qu'on vous le communique;  
 Croyez-moi, n'ayez point de peur:  
 Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique  
 Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur?  
 Amarante aussitôt répliqua:  
 Comment l'appellez-vous, ce mal? quel est son nom?—  
 L'amour.—Ce mot est beau! dites-moi quelques mar-  
 A quoi je le pourrai connaître: que sent-on?— [ques  
 Des peines près de qui le plaisir des monarques  
 Est ennuyeux et fade: on s'oublie, on se plait  
 Toute seule en une forêt.  
 Se mire-t-on près d'un rivage,  
 Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image  
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux:  
 Pour tout le reste on est sans yeux.  
 Il est un berger du village  
 Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir:  
 On soupire à son souvenir;  
 On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;  
 On a peur de le voir, encor qu'on le désire.  
 Amarante dit à l'instant:  
 Oh! oh! c'est là ce mal que vous me préchez tant!  
 Il ne m'est pas nouveau: je pense le connaître.  
 Tircis à son but croyait être,  
 Quand la belle ajouta: Voilà tout justement  
 Ce que je sens pour Clidamant.  
 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.  
 Il est force gens comme lui,  
 Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,  
 Et qui font le marché d'autrui.

## FABLE XIV.

*Les Obsèques de la Lionne.*

La femme du lion mourut:  
 Aussitôt chacun accourut  
 Pour s'acquitter envers le prince  
 De certains compliments de consolation,  
 Qui sont surcroît d'affliction.  
 Il fit avertir sa province  
 Que les obsèques se feraient  
 Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seraient  
 Pour régler la cérémonie  
 Et pour placer la compagnie.  
 Jugez si chacun s'y trouva.  
 Le prince aux cris s'abandonna,  
 Et tout son antre en résonna:  
 Les lions n'ont point d'autre temple.  
 On entendit, à son exemple,  
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,  
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
 Sont ce qu'il plait au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,  
 Tâchent au moins de le paraître.  
 Peuple caméléon, peuple singe du maître;  
 On dirait qu'un esprit anime mille corps:  
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,  
 Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?  
 Cette mort le vengeait: la reine avait jadis  
 Étranglé sa femme et son fils.  
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.  
 La colère du roi, comme dit Salomon,  
 Est terrible, et surtout celle du roi lion;  
 Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.  
 Le monarque lui dit: Chétif hôte des bois,  
 Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!  
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes  
 Nos sacrés ongles! Venez, loups,  
 Vengez la reine; immolez, tous,  
 Ce traître à ses augustes mânes.  
 Le cerf reprit alors: Sire, le temps de pleurs  
 Est passé; la douleur est ici superflue.  
 Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,  
 Tout près d'ici m'est apparue;  
 Et je l'ai d'abord reconnue.  
 Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi  
 Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.  
 Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,  
 Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.  
 Laisse agir quelque temps le désespoir du roi:  
 J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,  
 Qu'on se mit à crier: Miracle! Apothéose!  
 Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,  
 Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges:  
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,  
 Ils gèberont l'appât; vous serez leur ami.  
 FABLE XV.  
*Le Rat et l'Éléphant.*  
 Se croire un personnage est fort commun en France:  
 On y fait l'homme d'importance,  
 Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.  
 C'est proprement le mal françois:

<sup>1</sup> VAR. Édition de 1678: parêtre. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poètes de son temps.

<sup>2</sup> VAR. Les éditions, excepté celle de Coste, 1745, et celle de Didot pour le Dauphin, mettent à tort le temps des pleurs.